

Qu'auraient donc en commun un ministre, un parlementaire et un radis, une courgette ou un plant de topinambour, pour que nous les surprinions un matin à réfléchir ensemble ? Ben nous, justement. Vous et moi. Les citoyens. Qui, plus ou moins consciemment, librement, avec joie ou amertume, plaisir ou frustrations, dépendons les uns des autres. Dépendons, je dis bien. Car électeurs pour les édiles, acheteurs pour les échalotes, nous sommes soumis aux ambitions électorales ou mercantiles d'hommes et de végétaux dont l'ambition prioritaire, construite ou naturelle, est de pousser plus que de nous faire grandir. En santé comme en démocratie.



Une laitue n'a pour objectif épanouissant que de s'épanouir. Et un élu n'a trop souvent pour objectif électoral, que de préparer son élection du printemps prochain. À qui la faute ? À la salade ou au politicien ? Ben, non, à nous, comme dit plus haut. À nous qui ne nous mettons ni pour l'une ni pour l'autre, en rôle préparatoire et responsable du votant jardinier. Soigner son potager, soigner sa citoyenneté, engraisser les chicons ou pincer les grosses légumes, c'est chou vert et vert chou. Tous et trop souvent, nous binons ou votons secrètement selon nos méthodes parentales, nos habitudes acquises ou notre trop rare écoute du voisin.

Or, la démocratie, la vraie, c'est-à-dire celle que nous construisons par raison, par conscience, par morale et enfin par action, relève d'une pratique potagère qui va au-delà du rendement immédiat.

Vous faites le tour de votre jardinet et de votre serre puis, partant chercher le miel aux ruches, vous cueillez l'un ou l'autre fruit. Il pleut ou il fait beau, ça n'a rien à voir, vous revenez panier plein de diverses choses ravissantes ou tristounettes, étonnantes ou décevantes, diffformes ou

gourmandes. Des trésors que vous allez trier, préparer, conserver, cuisiner, offrir aux poules et au compost ou partager avec le voisin. Celui qui est un peu con, un peu plus foot et facho que vous, mais qui vous donne aussi du chêne sec pour l'hiver. Tiens ? Partager ? Quel drôle de mot... Mot oublié ? Comme certains légumes, comme certains débats sur le forum, au lavoir public, dans l'autobus ou autour du zinc ?

Première réponse qui n'engage que les partageurs. Oui, on partage, on échange. On ne compte pas vraiment, mais ça ne mange pas de pain, ça ne force pas à s'aimer. En plus, c'est pratique, ça revient moins cher, on sait d'où ça vient. Et puis, c'est bon !

Seconde réponse qui n'engage personne. Oui, on partage. On vient juste d'entasser Carrefour de vingt-sept euros. Rires par dessus la haie. Et, de la gauche ou de la droite de la haie, les deux jardiniers niquent le commerce, les querelles de voisinage, la TVA, les importateurs de radis, les quotas de l'Europe. Et à force, finissent, l'un ou l'autre suivant le temps ou l'humeur, par traverser cette haie et provoquer, en ne parlant de rien ou pas trop de tout, l'apéro plus encore que la société.





– Tiens, c'est pas Marcel qui passe là avec son van à brebis ?

– Si, fais-lui signe.

Marcel a vu le bras tendu, les voisins et la bouteille de blanc. Ils sont trois. Deux jardiniers, dont un apiculteur et un berger. Il y a des glucides, des lipides, des protéines, des vitamines et d'autres mots compliqués autour du pinard. C'est un mélange détonnant. Suffisant en tout cas pour faire naître les idées, les rêves, le doute des épouses, leur frein congénital, suivi de leur encouragement indéfectible, l'arrivée de gosses et d'autres bou-

teilles qu'amène le voisin de droite de la haie de droite. Sans beaucoup d'avis éclairés, mais avec malgré tout une bouche, deux oreilles et un sac de charbon de bois. La campagne a du bon. De l'avenir surtout, parce qu'elle a du temps. Mais pas tant que le soir lui en donne que les mains et les cœurs qui vivent en elle en prennent. Sans le voler.

Bref. Ça chauffe, ça cuit, ça cause. Ça s'interrompt aussi, et ça pense, ça se tait. Puis ça recause.

– Dis, Bernard...

– Oui.

– Je repensais à ton potager, il est à côté du mien, non ?

– Ben oui, au sud et à l'abri du bois. Pourquoi ? Ça t'emmerde ?

– On ne mettrait pas la haie sur sa tête ? Ça nous ferait 4 m² en plus, on pourrait partager les outils et on soignerait chacun son tour quand l'autre n'est pas là.

– C'est pas con.

– Eh ! Oh ! Les gars. Je peux couper ma haie aussi (celle à droite de celle de droite). Dans le taillis, on pourrait mettre au moins cinq ou six poules, je ne devrais plus me faire chier à tondre.

– C'est pas con.

Marcel, lui, ne dit rien. Il sait que ses brebis s'énervent dans le van. Quand Marcel se tait, c'est qu'il sent naître une idée. Parfois bonne, parfois insignifiante. Et une idée, c'est comme une tranche de boudin. Toujours bon à prendre.

– Votre truc, ça me fait penser.

– Oui...

– Il me reste deux hectares plus ou moins en jachère à cause des trous et des marais, mais on pourrait y mettre quelques bêtes, rien que pour nous. Si ça vous intéresse. Pas rentables cent pour cent, mais bonne bidoche.

– C'est pas con.

– Vous voyez, c'est au bas des prés. Il y a encore pas mal de chablis, mais on pourrait le couper et ça nous ferait au moins trois cordes. Que du charme.

– C'est pas con.

Ils en étaient toutes et tous en fin d'apéro, c'est-à-dire à l'heure de fin du souper, à refaire le monde qui s'arrêtait à leur jardin. Non comme des philosophes de comptoir, même s'il en faut, mais comme il est temps que nous le refassions. Tranquilles, simples, gentils, pas très riches, et heureux. Sans connaître de ce monde à refaire les arcanes juridico-économico-administratives plus gonflantes que des gattes.

Il n'y avait aucune préméditation ce matin-là, avant d'aller aux poules, aux topinambours, aux brebis, aux abeilles. Il n'y avait aucune ambition civique au souhait d'inventer pour changer. Aucun dessein d'entasser Carrefour. Il n'y avait même pas l'ombre de créer une coopérative sauvage. Mais c'est ce qu'ils ont fait.

Il n'y avait que du bon sens, de bons sentiments et du bon vin blanc. Mais putain, quel plein ils ont fait de politique !

Benoît Pirson

Illustration : My Atlegrim

